

# Le Rhin

Sur la route du fleuve roi  
La rive veut rire et s'effraie ;  
Le ruisseau chuchote à part soi  
Et les peupliers font la haie.

Bien que pressé d'aller au but,  
Il fait d'une façon civile  
Une courbe comme un salut  
Quant il passe devant la ville.

Pieux, catholique, charmant,  
Se roulant à ses pieds, il ose  
Baiser voluptueusement  
La cathédrale de grès rose.

Or ce jour-là, dès le réveil,  
L'onde qui va démesurée  
S'était fait avec du soleil  
Une robe verte et dorée,  
  
On eût fait plutôt qu'un tableau  
Une eau forte exquise du fleuve.  
Les bords se renversaient dans l'eau  
Nets comme une première épreuve.

Ce n'étaient pas encore les tours

De Mayence ni de Cologne,  
Mais de vieux toits et les contours  
Des nids où perche la cigogne.

C'étaient le ciel et la splendeur  
De l'air que le couchant fait luire.  
Par la nuit lente, avec candeur,  
Le jour se laissait éconduire.

Le clair horizon devint noir  
Du côté de Kehl et de Bade,  
Et je sentis avec le soir  
Passer des souffles de ballade.

L'oreille suprenait au bas  
De la rive verte et pâlie  
Le bruit de l'eau qu'on ne voit pas,  
Cette obscure mélancolie.

C'étaient assez bien les sanglots  
D'un vieil amour mêlé de haine...  
Mes yeux cherchèrent sous les flots  
Les doux fantômes d'Henri Heine ;

Et bientôt, rêve ou souvenir,  
A peu près brune, presque blonde,  
L'ondine que j'ai cru tenir  
Se laissa voir clans l'eau profonde ;

Puis engageante, s'approchant

Sur le fond dangereux des sables,

Comme c'est l'usage méchant

Des sirènes insaisissables,

Elle m'appelle avec ta voix ;

Elle m'ouvre ses bras perfides

Comme tu faisais autrefois...

Et je plonge dans les flots vides !

Albert Mérat (1840–1909)